

HOMÉLIE 5

«La grâce de Dieu s'est manifestée pour leur salut à tous les hommes, faisant notre éducation, afin que nous renoncions à toute impiété, à tout désir terrestre, et que nous vivions en ce siècle avec modération, justice et piété, attendant l'objet de nos espérances eU'avènement glorieux de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin de nous purifier de tout vice, et de se préparer par cette purification un peuple digne de lui, plein de zèle pour les bonnes œuvres.»

1. Après avoir exigé des serviteurs une si grande vertu, car il faut une vertu bien grande pour faire honneur en toute chose à la doctrine de Dieu notre Sauveur, pour ne jamais donner aux maîtres aucun sujet de plainte, pas même le plus léger, Paul expose aussitôt la raison pour laquelle ils doivent être tels. Quelle est cette raison ? «La grâce de Dieu s'est manifestée pour le salut.» Dès qu'il leur est donné d'avoir Dieu pour maître, comment ne seraient-ils pas ce que j'ai déjà dit qu'ils devaient être, eux à qui tant de péchés sont remis. Vous ne l'ignorez pas sans doute, parmi bien d'autres motifs de confusion, il en est un qui frappe singulièrement une âme, c'est qu'étant responsable de mille prévarications, loin de recevoir le châtiment mérité, elle obtienne avec son pardon des biens sans nombre. Supposez un maître qui met la main sur un serviteur coupable de mille outrages à son égard, et qui cependant, au lieu de le battre de verges, lui pardonne tout le passé, en lui déclarant seulement qu'il lui demandera compte de sa conduite ultérieure, en lui recommandant de plus de ne pas retomber dans les mêmes fautes, et puis le comble de dons : quel est celui, pensez-vous, qui ne serait changé par cette indulgence et cette générosité ? Ce n'est pas à dire que la grâce se borne à la rémission des fautes passées; elle prévient celles qu'on pourrait commettre dans la suite, elle donne la force de les éviter; ceci rentre encore dans la grâce. Si les prévaricateurs obstinés ne devaient jamais être punis, ce ne serait plus de la grâce, ce serait plutôt un encouragement au mal, un piège funeste, une perversion.

«Elle est apparue la grâce de Dieu, faisant notre éducation, afin que, renonçant à toute impiété, à tout désir terrestre, nous vivions en ce siècle avec modération, justice et piété, attendant l'objet de nos espérances, et l'avènement glorieux de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ.» Voyez comment, en promettant les récompenses, il stipule en faveur de la vertu. C'est toujours dans l'essence de la grâce de nous soustraire aux entraînements d'ici-bas et de nous imprimer un élan vers le ciel. L'Apôtre nous fait entendre qu'il y a deux avènements, ce qui du reste n'est pas douteux, celui de la grâce, celui de la justice et de la rémunération. «Afin que, renonçant à toute impiété, à tout désir terrestre.» Voilà le programme entier de la vertu. Ce n'est pas une simple fuite qu'il nous recommande; c'est un renoncement. Le renoncement implique une séparation absolue, une haine profonde, une complète aversion : autant ils se sont éloignés des idoles par leurs idées et leurs sentiments, autant ils doivent s'éloigner du vice lui-même et des appétits mondains. Ce sont encore des idoles que ces appétits, comme l'avarice, que Paul appelle une idolâtrie. Tout ce qui sert à notre vie présente, est aussi l'objet d'une passion; et tout objet de ce genre s'écoule et disparaît avec la vie. Détachons-nous-en donc entièrement. Le Christ est venu sur la terre pour que nous renoncions à l'impieité. Par impieité nous devons entendre les fausses doctrines, et par appétits terrestres, la dépravation des mœurs. «Vivons en ce siècle avec modération, justice et piété.»

2. Vous voyez là ce que je ne cesse de dire : la vraie continence ne consiste pas seulement à s'abstenir de la fornication; elle exige aussi qu'on s'éloigne de tous les autres vices. Celui qu'absorbe l'amour des biens temporels, n'a pas la vraie continence. L'un est entraîné par la volupté, l'autre par la fortune; et celui-ci montre moins de modération et d'énergie, parce qu'il subit une moins grande violence. L'inhabile cocher n'est pas précisément celui qui ne maîtrise pas un cheval ombrageux et difficile, mais bien celui qui ne sait pas guider l'animal le plus doux. – Eh quoi, me dira-t-on, l'entraînement des richesses est-il moins violent que celui du plaisir sensuel ? – Cela n'est douteux pour personne, et se démontre par beaucoup de raisons : d'abord, cette dernière passion est inhérente à notre nature, et demande dès lors, pour être maintenue dans les bornes, des efforts constants et généreux; puis les premiers hommes ne faisaient pas grand cas des possessions matérielles, tandis qu'ils estimaient beaucoup la femme, dans l'intérêt même de la pudeur. On ne blâmera pas un homme qui jusqu'à la fin de sa vie demeure engagé dans les liens du mariage; tout le monde blâmera celui qui thésaurise. Parmi les philosophes étrangers plusieurs ont méprisé les

richesses, mais non la volupté, tant il est vrai qu'elle est plus tyrannique. Comme notre discours cependant s'adresse aux enfants de l'Eglise, n'allons pas chercher nos exemples en dehors, puisons-les dans les Ecritures. Le bienheureux Paul nous présente cette vérité sous la forme d'un précepte, ou peu s'en faut : «Ayant de quoi manger et nous couvrir, contentons-nous de cela;» (I Tim 6,8) pendant qu'au sujet des femmes il a dit : «Ne vous fraudez pas réciproquement, à moins que ce ne soit d'un consentement mutuel, et puis revenez ensemble.» (I Cor 7,5) Vous pouvez le voir posant fréquemment des lois touchant cette union légitime. Il respecte le droit en le délimitant, il permet les secondes noces; sa sollicitude est grande à cet égard, et jamais il ne fulmine un châtement : partout, au contraire, il condamne la cupidité.

Le Christ lui-même a posé de nombreuses lois sur cette dernière passion, pour nous faire éviter le mal qu'elle peut nous causer : par rapport à la continence, il est loin de montrer la même rigueur. Ecoutez ce qu'il dit des richesses : «Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il possède ...» (Lc 14,33) Il n'a dit nulle part si quelqu'un ne renonce pas à la femme; car il savait la puissance de cette tyrannie. Le bienheureux Apôtre disait à son tour : «Mariage honorable, couche immaculée,» (Heb 13,4) Jamais il n'a déclaré l'amour de l'argent chose honorable; c'est tout l'opposé : «Ceux qui veulent devenir riches, courent au-devant de la tentation, tombent dans le piège, éprouvent sans cesse des désirs inutiles et funestes.» (I Tim 6,9) Il ne s'agit pas de la rapine, mais simplement de la cupidité. Cela vous est encore enseigné par le sens commun, et je dois maintenant vous présenter quelques considérations. Quand une fois on a complètement été privé d'argent, on n'est guère plus tourmenté par la convoitise; car rien n'excite le désir de posséder comme les richesses qu'on possède. Il n'en est pas de même de la volupté; l'impuissance même n'en éteint pas toujours la flamme; cette flamme s'attache à tout, est inhérente à la nature. Pourquoi vous le disons-nous ? Pour vous prouver que les avares sont plus incontinents que les fornicateurs, ayant à lutter contre une passion moins violente. Ce n'est pas même de la passion à proprement parler, c'est de la défaillance. Dans le premier cas, la nature agit toute seule et suit son cours, alors même que rien ne la stimule; rien de pareil dans le second.

«Afin que nous vivions en ce siècle avec piété.» Mais dans quelle espérance ? quel sera le prix de nos labeurs ? «Attendant l'objet de nos espérances et la manifestation de notre Dieu.» Rien de plus heureux en réalité, rien de plus désirable; la parole ne saurait exprimer le bonheur qui nous attend, il dépasse même toute intelligence. «Attendant l'objet de nos espérances et la glorieuse manifestation de notre grand Dieu et Sauveur.» Où sont ceux qui disent le Fils inférieur au Père ? «De notre grand Dieu et Sauveur,» a dit l'Apôtre. Il a sauvé les ennemis eux-mêmes : que ne fera-t-il pas alors en accueillant ceux dont la conduite fut irréprochable ? «Le grand Dieu.» Quand il lui donne ce titre, il n'en restreint pas le sens, il ne distingue pas, il le déclare grand d'une manière absolue. Après lui nul n'est grand, ne l'étant que pour une chose. Or, dès qu'on l'est seulement sous un rapport, on ne l'est que par comparaison, et non par nature : ici pas de comparaison, l'affirmation est absolue, je le répète. «Qui s'est donné lui-même pour nous, ajoute l'Apôtre, afin de nous délivrer de toute iniquité, de se préparer un peuple pur et qui lui fût agréable;» un peuple choisi, n'ayant rien de commun avec les autres peuples. «Ami zélé des bonnes œuvres.» Remarquez une fois de plus que notre concours est nécessaire; et non seulement l'action, mais encore le zèle, une infatigable ardeur dans la carrière de la vertu, un courage à toute épreuve. Il appartenait à la seule bonté d'affranchir ceux qui succombaient sous le poids de leurs maux, que consumait une maladie mortelle; mais après cela notre volonté devait seconder la sienne.

3. Parlez, exhortez de la sorte, reprenez avec toute autorité.» (Tit 3,15) «Parlez, exhortez.» Rappelez à votre mémoire ce qu'il disait à Timothée : «Reprenez, réprimandez, conjurez;» (II Tim 4,2) et maintenant il dit : «Parlez, exhortez de la sorte, reprenez en toute autorité.» Ces hommes étant de mœurs très rudes, Paul ordonne à son disciple de les réprimander avec sévérité, d'user de toute puissance. Il y a des péchés qu'il faut réprimer par de vigoureux préceptes. C'est par la persuasion que doivent être combattus l'amour excessif des richesses, le défaut de modération et les autres de même nature; mais l'adultère, la fornication et l'usure doivent l'être par des ordres plus précis; et plus encore la divination, toutes les pratiques superstitieuses : c'est ici qu'il faut déployer toutes les ressources de l'autorité. Voilà dans quel sens l'Apôtre recommande à Tite de montrer tant de fermeté dans l'exercice de son pouvoir. «Que personne ne vous méprise. Avertissez-les d'être soumis à ceux qui gouvernent, d'obéir à la parole, de se tenir constamment prêts à toute œuvre de bien, de ne blasphémer contre personne, de fuir les contestations.» Quoi donc, n'est-il pas permis d'adresser de vifs reproches à ceux qui font le mal ? «De se tenir constamment prêts à toute

œuvre de bien, de ne blasphémer contre personne.» Écoutons cette dernière recommandation. Notre bouche doit être pure de tout outrage. Ce que nous dirions serait-il vrai, ce n'est pas à nous de le dire; le juge seul a le droit d'examiner la question : «Mais vous, pourquoi jugez-vous votre frère ?» (Rom 14,10) Si ce n'est pas vrai, songez aux flammes éternelles. Écoutez l'un des larrons disant à l'autre : «Nous sommes, nous aussi, sous le coup de la même condamnation,» (Lc 23,40) nous passons par la même agonie. – Si vous outragez vos semblables, vous serez bientôt outragé. De là cet avertissement du bienheureux Apôtre : (Que celui qui se croit ferme prenne garde de tomber.» (I Cor 10,12)

«N'aimant pas les querelles, poursuit-il, mais pratiquant la modération, montrant toute douceur envers tous les hommes,» les Gentils comme les Juifs, sans en excepter même les méchants et les pervers. C'est par la crainte de l'avenir qu'il frappe en disant : «Que celui qui se croit ferme prenne garde de tomber.» C'est par le souvenir du passé qu'il exhorte ici, comme on le voit dans ce qui vient ensuite : «Nous étions un jour nous-mêmes dépourvus de sens.» Il parle de même dans l'épître aux Galates : «Lorsque nous étions enfants, nous servions sous les éléments du monde.» (Gal 4,3) N'insultez donc personne, puisque vous avez été dans le même cas. «Nous étions un jour dans la démence, l'incrédulité, les aberrations, esclaves des mauvais désirs et des voluptés diverses, poussés par la malice et l'envie, dignes et pleins de haine.» Telle est donc la réserve que vous devez avoir envers tous, telle doit être votre modération. Celui qui subissait la même chaîne et qui plus tard recouvrait la liberté, ne peut pas déceintement insulter aux autres; il n'a qu'à prier et bénir celui qui l'a délivré lui-même et délivrera les autres de leurs maux antérieurs. Personne n'a le droit de se glorifier, puisque tous ont failli. Lors donc que vous serez tenté d'outrager quelqu'un, après votre retour au bien, souvenez-vous de votre première conduite, pensez à ce qui peut encore vous arriver, et réprimez ainsi votre colère. Eussiez-vous pratiqué la vertu dès votre enfance, vous avez cependant commis bien des péchés. Supposé même que vous n'en ayez aucun, réfléchissez que ce n'est pas à votre mérite, mais bien à la grâce de Dieu, que vous en êtes redevable; s'il n'avait pas appelé vos pères, vous eussiez été dans l'infidélité.

Voyez comme Paul met à nu toute malice. Dieu n'a-t-il pas disposé toute chose en notre faveur, par ses prophètes et par ses autres ministres ? N'avons-nous pas entendu ? «Nous étions nous aussi dans l'erreur j mais, lorsqu'est apparue la bonté, la miséricorde du Sauveur notre Dieu ...» Et de quelle façon ? «Ce n'est pas en vertu d'œuvres accomplies par nous dans la justice, c'est par son amour compatissant qu'il nous a sauvés dans le bain de la régénération et de la rénovation de l'Esprit saint,» Ciel ! nous étions donc tellement plongés dans le mal que nous ne pouvions pas être purifiés, et que nous avions besoin d'une complète rénovation, d'une vraie régénération. Quand une maison menace ruine, on ne s'occupe pas de l'étayer, on n'ajoute rien à de vieilles constructions; mais on la détruit plutôt jusqu'au fondement, pour élever une construction nouvelle. Il en est de même ici : Dieu n'a pas voulu simplement nous restaurer, il nous a réédifiés de fond en comble. Voilà ce que signifie «la rénovation de l'Esprit saint;» il nous a donc complètement renouvelés, et par son Esprit. L'Apôtre insiste là-dessus sous une autre forme, en ajoutant : «Qu'il a répandu en nous avec abondance par Jésus Christ notre Sauveur.» C'est à ce point que nous avons besoin de miséricorde. «Afin que, justifiés par sa grâce ...» Encore la grâce, et non le droit. «Nous soyons ses héritiers dans l'espérance de la vie éternelle.» Exhortation à l'humilité, et tout ensemble promesse des biens à venir. Si Dieu nous a sauvés quand nous étions dans un état tellement désespéré que la grâce devait agir seule, ne trouvant rien de bon en nous, à plus forte raison agira-t-il de même dans la suite.

4. Rien de pire que la férocité de l'homme avant la venue du Christ : tous à peu près étaient ennemis les uns des autres; les pères égorgaient leurs enfants, les mères les poursuivaient de leur rage; pas d'institution qui restât debout, ni loi naturelle, ni loi écrite, tout était bouleversé; à chaque instant les adultères et les meurtres, des actes même plus horribles, s'il se peut; les rapines, qu'on tenait parfois pour des œuvres de vertu, selon le témoignage d'un idolâtre, ce qui ne doit pas nous étonner, puisqu'on adorait un dieu voleur; de fréquents oracles ont ordonné la mort de tel ou tel homme. Rappellerai-je quelques traits de ces anciens temps ? Androgée, un fils de Minos, étant venu à Athènes et ayant remporté la victoire dans les jeux publics, en fut récompensé par une mort violente. Apollon, remédiant au mal par le mal, ordonna que deux fois sept jeunes gens fussent immolés pour un seul. Quelle vengeance atroce ! Cela se fit, un homme, pour satisfaire la rage d'un démon, les égorga tous, et l'erreur avait alors d'empire. Dans la suite cependant, la résistance ayant éclaté contre cette loi barbare, il n'en fut plus ainsi. Mais, si la chose était légitime, il ne fallait pas résister; et, si c'était une injustice, comme on n'en saurait douter, il ne fallait pas au début en donner l'ordre. Les athlètes et les pugilistes recevaient les honneurs divins. La guerre était à peu près

incessante entre les cités, les bourgades et les maisons. La pédérasie régnait; un de leurs philosophes seulement établit une loi qui l'interdisait aux esclaves. Ces derniers ne pouvaient pas non plus descendre dans l'arène, comme si c'était là quelque chose de trop noble et de trop glorieux. Ils ne pouvaient s'exercer librement que dans l'intérieur des maisons. A vouloir examiner en détail les mœurs de cette époque, on verrait que la nature était outragée sans pudeur, sans opposition de la part de personne. Les représentations théâtrales débordaient de pareils excès, d'adultères, de lâchetés, d'impudicités effrayantes. Leurs soirées étaient une école de corruption, on donnait les femmes en spectacle. Pour comble de dégradation, durant ces nuits lugubres, l'ivresse de l'orgie poussait à toutes les horreurs sous le voile épais des ténèbres. De là ces mots : «Nous étions un jour dans la démence, dans l'incrédulité, dans l'aberration, esclaves des mauvais désirs et des voluptés diverses.» Tel aima sa belle-mère, et telle femme aima son beau-fils, pour s'étrangler ensuite. Quant à la pédérasie, si commune à cette époque, la décence ne permet pas d'en parler.

On peut y voir aussi les plus monstrueux incestes, et, ce qu'il y a d'accablant, c'est que l'ignorance en était la cause : la divinité qu'ils adoraient n'y faisait donc pas obstacle, n'avait aucun souci des outrages infligés à la nature, alors même que les grands en étaient les auteurs. Or, si des personnages que le soin de leur réputation, à défaut d'autre motif, aurait dû retenir dans le devoir, se précipitaient dans de semblables désordres, quelle pouvait être la conduite du vulgaire, protégé par sa propre obscurité ? Quoi de plus perfide que cette passion ? Une femme mariée s'engage dans un criminel commerce; et puis, quand son mari revient, elle le tue pour faire plaisir à l'adultère. Beaucoup parmi vous n'ignorent pas apparemment ce drame. Le fils de la victime immole l'étranger et met à mort sa propre mère. Lui-même tombe plus tard en démence, est agité par les furies; il frappe encore un homme, pour avoir la femme de ce dernier. Quoi de plus horrible que de telles péripéties ? J'ai fait ces emprunts à l'histoire profane dans le but de montrer aux Gentils la profondeur des maux qui couvraient alors le monde. Nous pouvons bien, si vous voulez, le démontrer par nos monuments sacrés. «Ils ont immolé, s'écrie le prophète, leurs fils et leurs filles aux démons.» (Ps 105,33) D'autre part, les habitants de Sodome furent exterminés par suite du crime qui porte leur nom. Au moment où le Christ venait de paraître, une fille de roi ne dansait-elle pas au milieu du festin devant des hommes ivres ? Pour prix ne demanda-t-elle pas un meurtre, et ne reçut-elle pas la tête du prophète ?

«Qui racontera les puissances du Seigneur ?» (Ibid., 2) «Se poursuivant d'une haine réciproque.» Quand nous avons permis à l'âme toutes les voluptés, il doit nécessairement en résulter une haine multiple. Pourquoi ? C'est que l'amour avec la vertu fait seul que personne ne reçoive d'injure. Ecoutez ce que dit Paul : «Ne vous y trompez pas, ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les pédérasies, ni les avares, ni les calomniateurs, ni les hommes adonnés à la boisson, ne posséderont le royaume de Dieu. Et voilà ce que plusieurs parmi vous, avez été.» (I Cor 6,9) Vous le voyez donc, tous les vices avaient un libre cours, la nuit était profonde, la justice était pervertie. Si ceux qu'on tenait pour des prophètes, à la vue de tout ce mal régnant dans leur nation comme chez les étrangers, ne se modéraient pas, se livraient toujours à quelque tentative nouvelle, que devaient être les autres ? Un des leurs en était venu jusqu'à prescrire que les jeunes filles nues s'exerceraient à la palestre sous les yeux des spectateurs. C'est votre bonheur et votre privilège, que vous ne puissiez pas même entendre un tel discours; les philosophes ne rougissaient pas de la réalité même. Un autre encore, leur coryphée, voulait qu'on les menât à la guerre, et proclamait la communauté des femmes, descendant en quelque façon au rôle de proxénète. «Vivant dans l'iniquité, continue l'Apôtre, et dans l'envie.» Si les hommes qui cultivaient la philosophie chez ces peuples donnaient de pareilles lois, que dirons-nous de ceux qui ne philosophaient en aucune sorte ? et que faudrait-il en dire, quand on a le droit de parler ainsi de ceux qui portaient la longue barbe et le manteau ?

Non, la femme n'a pas été créée, ô homme, pour appartenir indistinctement à tous. Subversion profonde ! vous avez fait de l'homme une femme dissolue, et de la femme un soldat ! Mais c'est là l'œuvre du diable, qui confond et bouleverse tout, renversant les limites imposées par Dieu dès le commencement à la nature humaine. Il a chargé la femme des soins intérieurs de la maison, réservant à l'homme les affaires publiques : et vous mettez la tête à la place des pieds, les pieds à la place de la tête. Quoi, vous armez les femmes, et vous ne rougissez pas ? Mais pourquoi m'y arrêter ? Ils introduisent bien chez eux une femme qui massacre les enfants, sans rougir davantage, sans éprouver aucune confusion, quand de telles infamies vont frapper les oreilles des hommes. «Lorsque s'est manifestée la bonté, la miséricorde du Sauveur notre Dieu, ce n'est pas en vertu de nos œuvres de justice, c'est par

sa pure générosité qu'il nous a sauvés, dans le bain de la régénération et de la rénovation de l'Esprit saint, qu'il a répandu sur nous avec abondance par Jésus Christ notre Sauveur, afin que, justifiés par sa grâce, nous devenions ses héritiers dans l'espérance de la vie éternelle.» Que signifie cette expression : «Dans l'espérance ?» Afin que nous possédions ce que nous avons espéré; ou bien affirme-t-il simplement notre droit à l'héritage. «Parole digne de foi.» Comme il a parlé des choses futures, et non encore des choses présentes, il interjette cette affirmation. C'est la vérité, dit-il, et ce qui précède le montre clairement. Celui qui nous a délivrés de tant de vices et de maux, ne peut pas manquer, si nous persévérons dans la grâce, de nous accorder les biens futurs; car tout émane de la même providence.

5. Par conséquent, rendons grâce à Dieu, abstenons-nous d'humilier et d'accuser les autres; exhortons-les plutôt, prions pour eux, adressons-leur des conseils et des avertissements utiles, alors même qu'ils regimberaient et nous répondraient par des injures; ainsi font souvent les malades; ce qui n'empêche pas les personnes qui les soignent de tout supporter, de tout faire malgré ces répulsions, pour n'avoir du moins à se reprocher aucune négligence. Ne savez-vous pas qu'en plus d'une occasion, le médecin désespérant du malade, un parent de ce dernier lui dira : Continuez à le soigner, ne négligez aucun moyen, afin que je n'aie pas de reproche à me faire ni de regret qui vienne me tourmenter ? Voyez-vous quelle sollicitude déploient ceux qui sont animés d'un dévouement sincère, comme ils n'oublient rien de ce qui peut être tenté, quelles prières ils adressent aux médecins, comme ils sont assidus auprès du malade ? Consentons à les imiter; et l'intérêt est bien différent de part et d'autre. Qu'arrive-t-il cependant ? Qu'un enfant soit malade, et le père ne refusera pas d'entreprendre un long voyage, s'il le faut, pour procurer sa guérison : si la maladie frappe l'âme, au lieu du corps, personne n'en tient compte; nous sommes tous dans la torpeur, tous dans l'indifférence, tous dans l'aveuglement, négligeant femme, enfants, et nous-mêmes, quoique sous le coup d'une terrible maladie.

C'est trop tard que nous arrivons à comprendre cette vérité. Pensez combien il est honteux, et combien ridicule, de dire alors : Nous ne soupçonnions pas, nous n'avions pas la crainte qu'il en serait ainsi. Ce n'est pas là seulement une honte, c'est un grave danger. Dans les choses mêmes de la vie présente, il n'appartient qu'aux insensés de ne pas prévoir; à plus forte raison dans les choses de la vie future. Et certes dans le premier cas nous en entendons beaucoup qui délibèrent avec soin, qui se demandent ce qu'il faut faire ou ne pas faire. C'est sur cette espérance des biens à venir que nous devons porter toute notre âme; préoccupons-nous de notre salut, adressons constamment à Dieu nos prières, pour obtenir qu'il nous tende la main. Jusques à quand notre indolence ? jusques à quand notre incurie ? jusques à quand l'oubli de nous-mêmes et de ceux qui doivent servir avec nous le même Maître ? Il a répandu sur nous avec abondance la grâce de l'Esprit. Songeons à la grandeur de sa miséricorde, et répondons-y par la ferveur de notre zèle, quoique nous ne puissions pas rivaliser avec lui. Si nous restons insensibles après tant de bienfaits, nous méritons un plus grand supplice; lui-même a dit : «Si je n'étais pas venu, si je ne leur avais pas parlé, ils ne seraient pas coupables; maintenant ils n'ont plus d'excuse." (Jn 15,22) A Dieu ne plaise que cela s'applique jamais à nous; puissions nous tous plutôt être jugés dignes des biens promis à ceux qui l'aiment, dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire et honneur aux siècles des siècles. Amen.